L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 7 FEVRIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
JEUDI, 7 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

A propos du Discours de la Reine.

Il y aurait une curieuse étude à faire sur les différents discours du trône prononcés par les Rois, les Reines, les Empereurs; et sur les différents messages envoyés par les Présidents de Républiques aux Chambres, à chaque rentrée des parlements. Il y en a qui sont trop longs, il y en a qui sont trop courts. Il y en a qui disent beaucoup en peu de mots; d'autres, qui parlent beaucoup pour ne rien dire.

Il y en a enfin qui ne disent pas un mot de vérité. Tel, par exemple, le célèbre discours de Bordeaux, dans lequel Napoléon III s'écriait: l'Empire c'est la paix! ce qui voulait dire que, le lendemain, on aurait la guerre. Heureusement, les harangues de ce genre ne sont pas communes. D'ailleurs, ce n'était pas un discours du trône.

Au premier rang des messages envoyés aux Chambres, à l'occasion de leur rentrée, il faut placer ceux des Présidents des Etats-Unis. Ils sont parfois longs et fatigants à lire; mais ils sont très intéressants, en ce qu'ils font, aussi franchement que possible, en entrant souvent dans les détails les plus minutieux, un exposé général de la politique du pays et des vues du parti qui est au pouvoir.

Le chef de l'Etat dans l'Union jouit d'une indépendance presque complète, attendu qu'il est l'élu du souffrage universel et qu'il représente une idée qu'il a pour devoir de mettre à exécution. Non seulement il est indépendant à titre d'exécutif, mais il a le droit de recommander toutes les mesures qui lui semblent convenables pour le bien de la République et de suggérer les réformes qui lui semblent salutaires, soit pour faire respecter l'honneur et le pavillon de l'Union, au dehors, soit pour maintenir, favoriser et grandir sa prospérité, à l'intérieur. Aussi après avoir lu un message présidentiel, il est aisé d'avance et presqu'à coup-sûr, de tracer la ligne de conduite que suivront, pendant l'année ou pendant la session, l'administration et le pouvoir législatif. Ce dernier est dûment averti; c'est à lui d'agir en conséquence. C'est, en effet, ce que font les partisans ou les adversaires du pouvoir.

Il en pourrait être également ainsi, en France, si l'exécutif y jouissait de la même indépendance; mais il est la créature du Parlement, devant lequel il lui faut, à chaque instant, rendre compte de ses actes et qui lui dicte, à peu près chaque jour, ses volontés.

Il lui est donc impossible de tracer une ligne de conduite à suivre, soit au point de vue de la législation, soit au point de vue de l'exécution des lois. Il est obligé de se borner à formuler des aspirations vagues qui peut-être n'aboutiront à rien, puisque tout y dépend de la tournure que prennent les débats dans les assemblées et qu'il suffit trop souvent d'une interpellation pour détruire tout un plan de conduite, soit dans la politique intérieure, soit dans la politique extérieure.

La Reine d'Angleterre est un peu placée dans la même situation que le Président de la République française. Aussi presque tous ses discours de rentrée ont-ils peu de valeur. Elle se contente de relater succinctement des événements qui sont passés et que tout le monde connait; des négociations pendantes ou achevées qui ont déjà été, dans les deux Chambres, l'objet de vives discussions. Par exemple, valait-il bien la peine de réunir la Chambre des Lords et celle des Communes pour leur adresser cette étonnante phrase: "Je regrette de voir se continuer la guerre entre la Chine et le Japon." Pas un mot de plus.

Le discours que la Reine vient de faire lire au Parlement est bien le plus terne que nous ayons jamais vu.

Un seul passage à relever: celui où la Reine se félicite de voir la tranquillité régner plus que jamais en Irlande, où elle annonce des mesures pour régler les différends qui peuvent surgir, d'un côté, entre patrons et ouvriers, dans le monde du travail et, de l'autre, entre propriétaires et fermiers, en Irlande. Encore est-il bien sûr que ces projets de loi soient présentés, et, s'ils le sont, est-il bien certain qu'ils soient adoptés ou qu'ils ne passent pas sans avoir été complètement défigurés?

Canrobert et Rochefort.

Pardon. C'est Rochefort et Canrobert que nous devrions dire; car, le jour même où le glorieux soldat s'en allait dans la tombe, le trop fameux pamphlétaire rentrait à Paris et, d'après la dépêche qui nous parlait des funérailles de l'un comme du retour de l'autre, l'homme de plume avait attiré plus de monde que l'homme d'épée.

Nous le croyons, volontiers; le contraire, même, nous eût étonnés. Ce qui ne veut pas dire, du tout que M. de Rochefort soit plus populaire dans le véritable sens du terme, que ne l'était le maréchal. Partout, dans les villes et les campagnes, ce dernier était respecté et estimé des populations. On admirait en lui la bravoure, le profond amour de la patrie, la fidélité inébranlable au drapeau, sentiments auxquels applaudissent les honnêtes gens de tous les pays. Ce n'est pas dans les émeutes de la rue ou dans les clubs que l'on trouve le véritable peuple; c'est dans l'atelier, dans le bureau, dans les champ, dans la famille.

On voit vingt, trente, quarante mille hommes parader et vociférer dans les rues d'une ville de deux ou trois millions d'âmes, et l'on dit c'est le peuple! C'est là une erreur.

Le vrai peuple ne manifeste pas, ou s'il manifeste, c'est au scrutin, le jour des élections, pour remplir ses devoirs de citoyen. Il laisse le tapage de la rue aux violents, aux hommes de factions qui, étant et se sachant en infime minorité, prétendent remplacer le nombre par le bruit et en imposer par la menace.

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent à la Chambre des Députés, ou quinze ou vingt interpellateurs occupent ou plutôt gaspillent le temps que les représentants du peuple devraient consacrer à des discussions plus utiles et plus honnêtes; ils feraient croire volontiers aux étrangers que la nation française n'est qu'une tourbe de malhonnêtes gens, morigénée par une assemblée de factieux.

Récemment, au milieu d'une de ces séances scandaleuses où quelques puritains d'un teint douteux s'évertuaient à démontrer aux Français que la France n'était qu'une vaste forêt de Bondy, quelqu'un s'écriait: Il n'y a donc plus d'honnêtes gens dans notre pays, "Si fait", lui répondit un loustic très sensé, "il y en a encore quelques-uns. Il y a, par exemple, ceux qui ne font jamais parler d'eux, et qui forment les quatre-vingt-dix pour cent de la population; c'est-à-dire la masse de la population, le vrai peuple.

L'affaire Desforges---Condamnation.

Il régnait, avant-hier soir, une vive émotion à la Nouvelle-Orléans. On venait d'apprendre l'issue de l'affaire Desforges. L'accusé était reconnu coupable. C'était le second chef d'accusation qui pesait sur lui.

Dans l'affaire de subornation et de corruption, le juri n'avait pu s'accorder et l'alderman poursuivi avait bénéficié de cette circonstance. Il n'en a pas été de même, cette fois. L'accusation, ici, était d'une toute autre nature. Il avait, lui reprochait on, tenté de détourner des témoins de leur devoir; il avait essayé de les empêcher de déposer comme le leur commandait leur conscience.

Les preuves de sa culpabilité, hélas, étaient si évidentes et si écrasantes, qu'il a suffi au juri de dix minutes pour s'accorder sur le verdict.

C'est le troisième membre de notre Conseil de Ville qui, depuis quelques mois, est traîné devant la justice et condamné; et il court encore dans le public de sinistres rumeurs sur l'avenir. Elles sont peut-être exagérées, nous l'espérons, du moins; mais il faut l'avouer, la douleur dans l'âme, nous respirons une atmosphère de corruption qui nous donne d'insupportables nausées. On ne croit plus à rien; on soupçonne tout le monde; on croit voir partout des achats de votes et de consciences. Quant et comment sortirons-nous de cette crise morale, qui nous rabaisse à nos propres yeux et qui, si elle se prolongeait, oblitérerait dans nos esprits toute différence entre le bien et le mal.

Quelle triste réputation de pareilles condamnations nous donneront-elles au loin? Que peut-on penser d'une ville où nous ne savons combien d'aldermen ont été, cette année, traînés devant les tribunaux. Certains d'entr'eux ont été relâchés, cela est vrai; mais combien de personnes, parmi nous et au dehors, sont persuadées qu'ils n'ont échappé à la condamnation qu'à force d'intrigues et de subterfuges. On ne peut changer la nature humaine; elle est soupçonneuse, et l'on est obligé de convenir que, bien souvent, elle a raison.

(Communiqué.)

IMMIGRATION.

Il y a quelque temps la presse s'est fait entendre partout en Louisiane non seulement sur l'utilité, mais même la nécessité de l'immigration en notre Etat. Sa voix, comme toujours, a eu un fructueux écho puisqu'une association s'est déjà formée dans le but de résoudre ce problème aussi utile à la Louisiane qu'il est patriotique, mais, comme partout et toujours, il y a un Mais....

Le problème est posé et nous félicitons sincèrement les auteurs d'une solution qui s'impose, mais d'une solution effective et pratique.

Il ne s'agit pas autant du nombre d'immigrants que de leurs qualités matérielles et morales qui feront surtout l'honneur des initiateurs de cette œuvre si important pour l'Etat de la Louisiane en général, plus particulièrement pour l'agriculture et tout ce qui y touche soit directement soit indirectement, et, par la suite, pour l'industrie qui n'est, en somme, que l'enfant légitime de l'agriculture dans un Etat comme le nôtre.

"Qui veut la fin veut les moyens" dit on vulgairement, et, la solution théorique et pratique de cette colonisation nouvelle dépend uniquement des personnes qui en ont bien voulu se charger et des moyens qu'ils emploieront pour les mener à bonne fin. Ce qui est incontestable, c'est qu'à l'avance cette association nouvelle peut compter sur les concours les plus désintéressés des gens de bien de l'Etat tout entier, à condition toutefois qu'elle sache se rendre digne d'un si noble concours.

La colonisation est un établissement d'avenir de familles entières, de leur succès, de leur bonheur, de leur fortune; donc, de la plus haute importance, et par là même de la fortune de la Louisiane. Il faut y apporter tous les soins qu'un père, qu'une mère, apportent à l'établissement de leurs enfants, c'est à dire, il ne faut qu'à aucun prix la spéculation, autrement dit, la traite des blancs, ne s'en mêle ni de près ni de loin.

Avec le temps et la patience il est certain que l'on pourrait attirer de nombreux cultivateurs chrétiens, capables et aisés en Louisiane, et, c'est là le seul colon qu'il nous faut, non seulement pour le moment mais pour toujours, car c'est là la colonisation laborieuse et honnête, la seule que nous désirons et celle qui est l'unique source féconde de la prospérité d'un pays.

Besoin n'est pas de dire que des milliers d'excellents cultivateurs du Nord depuis St-Louis, Chicago, Milwaukee, St Paul et Minneapolis jusqu'aux extrêmes frontières du Canada, à Winnipeg, Montréal, Québec et Halifax, viendraient nous rejoindre et fertiliser nos terres s'ils les connaissaient plus tôt que de rester dans ces pays avec ses hivers aussi longs que rigoureux et à y dépenser pendant cette pénible saison, ce qu'ils ont et parfois ce qu'ils n'ont point gagné pendant un été relativement très court en comparaison du nôtre.

Pourquoi les milliers d'immigrants cultivateurs de France, de Belgique, de la Suisse qui vont au Canada ne viendraient-ils pas grossir, notre nombre? Et dire que le courant d'émigration se porte tellement vers ces climats si incléments, qu'à partir du mois d'avril prochain une nouvelle ligne franco canadienne de steamers va fonctionner entre Anvers, le Hâvre, Québec, Montréal et Halifax.

Les steamers continentaux non seulement nous amènent et des colons et des marchandises, à nous utiles, mais surtout ils débarrassent notre marché de bien des articles dont nous pouvons fournir l'étranger avec avantage. Pensez-y bien.

X.

(*A suivre.*)

LES VEUVES.

C'était, il y a quelques jours, la fête des Rois, écrit M. Ph. de Gaulieu, dans le *Figaro*, la fête de ceux dont l'imagination populaire enviait jadis la destinée —Si nous parlions des Reines, ou plutôt de celles qui sont découronnées de leur diadème et de leur bonheur? Si nous adressions un souvenir et un hommage aux veuves, à celles qui ont perdu ce qui faisait tout le prix, tout le charme leur vie: celles-ci, l'éclat et la grandeur, celles-là, les affections intimes et les joies du foyer?

On disait jadis: Heureux celui que ne un roi!—Hélas! les temps ont bien changé! En voyant aujourd'hui le nombre de grandes veuves qui passent, incognito, avec leurs voiles de crêpe, au milieu de nos agitations, ne serait-il pas plus vrai de dire: Malheureuse comme une reine!

Il n'en est presque aucune qui ne puisse porter au doigt, à côté de son alliance brisée, une bague pareille à celle qu'avait Joseph de Meistre en son exil diplomatique, et dont le chaton contenait une larme.... A la longue, la goutte amère s'était desséchée dans sa petite cellule d'opale, mais le grand philosophe en sentait toujours l'âpreté brûlante sous sa paupière et dans son cœur.

Cette larme intarissable semble le lot privilégié des reines.—En avez-vous connu d'heureuses? Cherchez dans notre histoire; remontez le cours des âges; vous n'y rencontrerez guère que des pleurs.....

Rien qu'en ce siècle, que de veuves! D'abord, les deux veuves de Napoléon; Joséphine, veuve par la répudiation et le divorce; Marie-Louise, après le martyre de Sainte Hélène. Puis la veuve du duc d'Angoulême, cette fille de Louis XVI finissant dans l'exil une vie commencée dans la prison du Temple, et gardant au fond de l'âme, à travers toutes les péripéties, la vision lugubre de deux échafauds! Puis la veuve du duc de Berry, errant à l'étranger avec son enfant proscrit; puis la veuve du duc d'Orléans, anéantie par le coup de foudre du Chemin de la Révolte; puis la veuve de Louis-Philippe qui, après être tombée à genoux à la nouvelle de la mort terrible de son fils, en s'écriant: "Mon Dieu, je ne dis pas: c'est trop! mais, c'est beaucoup!....." a voulu être ensevelie dans son cercueil avec la robe de laine noire qu'elle portait le 24 février 1848, en quittant le palais des Tuileries; comme si elle eût été hantée de quelque secrète pensée d'expiation.

Mais laissons les mortes pour ne voir que les vivantes, et pour constater que le grand orateur des Oraisons funèbres s'apitoierait plus que jamais, en ce siècle de catastrophes et d'écroulements, sur la quantité de larmes que peut contenir l'œil des reines!

* * *

Trois de ces veuves occupent encore un trône, avec tout l'apparat des grandeurs humaines. Lequelle n'en descendrait avec élan pour retrouver le bonheur évanoui?

Victoria, tenant en main, comme une déesse antique, le sceptre du plus vaste empire qu'éclaire le soleil, demeure inconsolable au milieu de toutes les splendeurs, depuis que "l'époux adoré" a disparu des palais où se traîne sa vie désenchantée. Toujours en vêtements de deuil, elle fait les solennités vides et les obligations même de sa charge, pour s'enfouir dans les retraites silencieuses où elle peut se donner la jouissance amère des souvenirs. Elle promène ses rêveries dans les jardins autrefois parcourus ensemble et où son regard cherche vaguement les traces du char absent; elle peint les fleurs qu'il préférait; elle écrit des Mémoires intimes pour apprendre à ses enfants tous les dons de leur père; et, le soir, quand les soucis de l'Etat la laissent à elle même, elle relit ces touchantes *Méditations sur la mort et l'éternité*, où palpitent toutes ses espérances de la revoir!

La reine-régente d'Espagne, prématurément séparée du prince aimable et charmant dont la grâce juvénile avait reconquis son peuple, s'est trouvée tout à coup, elle, l'Autrichienne, isolée chez une nation jalouse, avec un enfant dont la petite main semblait bien débile pour tenir le sceptre de Charles Quint! Elle n'a plus vécu, dès lors, que pour son petit Roi, clamsée dans le devoir, rigide, marmoréenne, ne comptant plus que des jours austères dans ces sombres demeures où le deuil des gloires passées semble ajouter un voile aux mélancolies du présent et aux inquiétudes de l'avenir.

La reine de Hollande, fragile aussi sur un trône chancelant, reste la gardienne tremblante d'une enfant délicate en qui se résume tout le sang des Nassau, et qu'un redoutable voisin semble guetter comme l'épervier la fauvette.

Voilà la vie de ces veuves couronnées d'épines, de celles qui sont encore assises sur des trônes. Quelle compassion plus profonde et plus attendrie n'excitent pas celles qui ont été précipitées des hauteurs humaines et des joies radieuses dans l'abîme des chutes et la nuit éternelle des regrets! Combien d'entre elles pourraient dire aux passants, comme la Mère désolée de l'Evangile: Voyez s'il est une douleur comparable à ma douleur!

* * *

Une femme de beauté idéale était devenue par l'amour la tsarine de toutes les Russies. Le cœur d'Alexandre II l'avait élevée à ce sommet d'où elle pouvait contempler 80 millions d'hommes à ses genoux. Une bombe nihiliste éclate, l'Empereur tombe, et la souveraine de la veille tombe du même coup, broyée, et réduite à s'en aller, à travers les steppes, avec ses enfants éperdus, à la recherche d'une hospitalité lointaine, pour un nom d'emprunt.

Une autre femme, belle aussi et jeune encore, fille, sœur et belle sœur de rois, tirée également par le plus noble et le plus touchant amour du petit Etat de son père pour devenir la compagne d'Alexandre III, occupait dignement la place de Catherine la Grande et illuminait de sa grâce cette cour du Nord qui, plus que jamais, semble le soleil de l'Europe, quand tout à coup un mal inattendu terrasse auprès d'elle le colosse impérial, le "bon géant" qui la chérissait comme au premier jour, et, brusquement, la pulvérise au pied d'un cercueil! Et ce cercueil, qu'elle accompagne dans le plus douloureux des pèlerinages, à travers l'immense empire, à peine l'a-t-elle déposé pieusement dans son dernier asile qu'elle doit assister à l'intronisation d'une autre Tsarine, jeune et souriante, pour disparaître bien vite, avec ses crêpes funèbres, dans l'ombre noire d'où elle ne sortira plus....

Si dramatiques et poignantes que soient ces destinées, elles n'épuisent pourtant pas la coupe: on peut monter encore dans la douleur et trouver des meurtrissures d'âme plus déchirantes.

Le théâtre antique offre-t-il rien de plus saisissant et de plus fatal que le sort de l'impératrice Frédéric et de l'archiduchesse Stéphanie?

L'une, femme du Marc Aurèle allemand, lettrée, artiste, pleine d'idées et de projets, après une attente indéfinie du trône, à la veille d'y monter enfin, voit subitement son époux frappé d'un mal implacable, et toutes ses aspirations s'engloutir dans une tombe. Et, depuis lors, elle erre, effacée, inconnue, sans rôle comme sans but, dans cet empire où elle avait rêvé tant d'action féconde!

L'autre, unie dans sa fleur au brillant héritier d'un des plus beaux trônes de l'Europe, fière de cet archiduc Rodolphe, poète, savant, plein d'attraits, qui semblait promettre un rajeunissement à la vieille dynastie des Hapsbourg, apprend tout à coup qu'elle est trahie, abandonnée, et, le cœur percé autant qu'humilié, voit s'effondrer tout son avenir dans l'effroyable drame de Mayerling, avant même d'avoir pu donner un rejeton à l'Empire; — brisée dans son printemps, à l'âge des sourires et des fées....

A côté de ces deux ombres, faut il en évoquer une troisième, plus tragique encore, qui va, l'œil hagard, en cheveux blancs, la folie au front, dans les allées désertes d'un parc où elle semble chercher un fantôme? Malheureuse impératrice Charlotte, victime de combinaisons politiques où a sombré son raison; appelant Maximilien dans sa démence, et s'arrêtant parfois, l'oreille tendue au vent, comme pour écouter les coups de feu lointains d'une exécution militaire...

Et la veuve de Napoléon III, accablée d'un malheur qui désarme les rancunes de l'esprit de parti, frappée à la fois comme épouse, comme souveraine, comme mère, courbée sous l'âge et le chagrin, et qui passait hier la fête des Rois dans les brumes d'un ciel étranger, entre les deux tombes où sont ensevelies toutes ses affections terrestres.

Et la veuve du prince Napoléon, cette sainte sacrifiée à de louches calculs, délaissée, outragée, exilée de Paris par les misères de la politique, exilée de Rome par les exigences de sa foi, et finissant ces tristes jours dans une retraite aussi sévère qu'un cloître.

Et la comtesse de Paris, abattue sous un coup terrible après avoir vécu deux années face à face avec la Mort inévitable; désormais sans autre consolation humaine que le souvenir d'une agonie sublime: condamnée à errer des caveaux de Villamanrique à ceux de Weybridge, en la chapelle funéraire de Dreux, quel que soit l'avenir, et vouée au deuil éternel—comme son auguste mère, si abreuvée de chagrins et de larmes qu'elle n'a pas craint de s'appeler elle-même, à l'exemple d'un céleste modèle, la Mère des Sept-Douleurs....

Et celle veuve d'hier, la reine de Naples, héroïque à Gaëte sous les obus, renversée du trône par le pirent même qui aurait dû se faire son chevalier, dépouillée par les mains qui auraient dû la défendre, et réduite à vivre chez nous dans une banale chambre d'hôtel, après avoir trôné dans les palais enchanteilés de Naples....

Toutes redisent au fond d'elles-mêmes le mot désenchanté d'une autre veuve princière de notre histoire: "Plus une n'est rien; rien ne m'est plus!" Toutes, au lieu d'horizons et de rêves, n'ont plus que des souvenirs. Toutes appartiennent au passé, aux cœurs qui ont cessé de battre, aux foyers éteints, aux choses évanouies.

Pauvres reines, qui ont été si enviées! A présent, elles pleurent et elles prient, en nous montrant le néant des grandeurs humaines et en justifiant une fois de plus cette parole de Mme de Staël que, pour les femmes surtout, l'élévation et la gloire sont le deuil éclatant du bonheur.

VORACITÉ DES ÉCREVISSES.

La voracité du brochet est légendaire; celle des écrevisses est également connue; mais, jusqu'à ce jour, nous n'étions pas encore bien fixés sur la puissance de leur appétit.

Des savants allemands se sont avisés de nous fournir, à ce sujet, des renseignements exacts.

L'écrevisse dépasse, paraît-il, en férocité tous les animaux connus, car elle se dévore en famille, préférant même ses congénères aux mets les plus délicats; elle rend des points aux sauvages qui mangent leurs ancêtres "au citron" pour gagner ainsi, dans toute l'acception du mot, un mei leur souvenir de leurs parents.

Ce qu'il y a de particulièrement répréhensible chez l'écrevisse, c'est que le mâle dévore la femelle—et que la réciprocité n'existe pas.

Voici comment les savants allemands ont procédé pour établir le fait: Ils ont mis dans un petit étang 165 couples d'écrevisses. On ne dit pas comment ils distinguent l'écrevisse mâle de l'écrevisse femelle, plus heureux que Chambourcy, personnage de la légendaire comédie de la *Cagnotte*, qui avouait ne pouvoir se procurer facilement une jeune taupe aveugle, de cinq à six mois, pour guérir un mal de dent.

Donc, voici nos 165 couples d'écrevisses dans leur bassin; on leur fournit en abondance leurs mets favoris, des poissons de choix; puis, au bout de six mois, on vide l'étang, on décante, et on ne retrouve que les 165 mâles. Sont-ce bien les mâles? Admettons-le.

Mais, comme l'expérience n'a porté jusqu'à présent que sur des écrevisses allemandes, nous réservons notre opinion jusqu'à ce que l'on fasse l'essai sur des écrevisses françaises, s'il en reste encore, à Nantua, par exemple. Jusque-là, nous aimerons à croire que les écrevisses de France ont des mœurs moins féroces et plus galantes.

GENERAL DE CAPRIVI.

On sait que le comte de Caprivi séjourne, depuis sa démission comme chancelier de l'Empire allemand, à Montreux, en Suisse.

Le successeur du prince de Bismarck est un intrépide marcheur. Dernièrement, il était monté sur une colline proche de Montreux, qu'on nomme les Avants, située à deux heures environ de la ville, et d'où l'on a une vue superbe sur le lac de Genève.

Le général de Caprivi observait avec curiosité les conducteurs des traîneaux chargés de foin, qui descendaient avec une vitesse vertigineuse leurs véhicules sur la route qui descend de Spouzier à Montreux.

Debout, au milieu de la route, l'ex-chancelier s'extasiait sur l'habileté de ces gens, lorsque, tout à coup, surgit, au triple galop, du côté opposé, un de ces traîneaux.

Le cocher crie: "Attention! attention!" Mais il est trop tard, il n'a pas le temps d'arrêter ses chevaux.

En présence du danger, l'ex-chancelier fait un bond prodigieux et tombe dans le ruisseau.

Lorsque le cocher le relève, M. de Caprivi est transformé en homme de neige. L'accident n'a pas eu de conséquences graves: quelques contusions légères, et, souriant et majestueux, l'ex-chancelier, comme si de rien n'était, a regagné Montreux, où on n'apprenait l'aventure que plusieurs jours après.

HYMNE A L'EGYPTE.

Un jeune poète égyptien, M. Kamel, s'est déjà fait connaître par plusieurs hymnes fort appréciés parmi ses compatriotes, a reçu, lors d'un récent voyage à Paris, l'accueil le plus flatteur d'un grand nombre de célébrités des lettres françaises. M. Armand Silvestre a répondu par l'ode suivante à l'envoi des œuvres de M. Kamel:

Debout, fils de l'Egypte! ô race en qui demeure
L'impérissable orgueil des siècles anciens!
Haut les cœurs! Lève toi, peuple ami, voici [l'heure
Où le devoir sacré reconnaîtra les siens!

Debout, peuple d'Egypte! à l'horizon contemple
Le soleil rajeuni des destins immortels!
Au Dieu qui te revient, Memphis ouvre ton [temple
On la gloire t'attend sur de nouveaux autels!

Nil, père des moissons et nourrisseur du monde,
Rends des anciens jours l'auguste majesté,
Sans tressaillir au fond de ta source profonde
Comme un ferment divin, la sainte liberté.

Sous le feu pâlissant des étoiles sans nombre
Pyramides, du temps, témoins sé'encieux,
De vos sphinx de granit regardez grandir l'om- [bre
A mesure que l'aube illumine les cieux!

Sous les larmes des fils oubliés, endormies
Dans vos cercueils joyeux parmis à des berceaux,
Sous vos bandeaux de lin, frémissez, ô momies,
Du vieux tronc vont jaillir de jeunes arbrisseaux.

Le lotus a rouvert son œil bleu sur l'histoire,
Le papyrus déjà sous les doigts a frémi,
Pour le prochain réveil et la grande victoire
La main dans notre main, lève-toi, peuple ami!

Brise le joug abject, ô taureau séculaire,
Fils d'Isis, plein de force et de fécondité!
Mugis, Nil immortel, et reprends sans colère
Ton chemin vers la gloire et vers la liberté.

Pauvres reines, qui ont été si enviées!
A présent, elles pleurent et elles prient,
En nous montrant le néant des grandeurs
Humaines et en justifiant une fois de
Plus cette parole de Mme de Staël que,
Pour les femmes surtout, l'élévation
Et la gloire sont le deuil éclatant du
Bonheur.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald—D J Wren et femme, Chicago, Ill; T A Gill et femme, Kansas City; Geo H Sargent et femme, W S Valentine, N Y; C H Owen, N O; Geo Roth, Chicago, Ill; H J Witt, Davenport, Ia; V S Woolley, T E Bartemi, Chicago, Ill; A Jaeger, Dubuque, Iowa; J R Rucker, Holland, Tex; Mme R E Green Hoams, St Jacques, Lac; R H Prang, St Jacques, Lac; R H Crassfield et femme, Glasgow; Geo Bennett, Memphis; J B Richards, Alabama; S B Patton et femme, St-Louis; W H Everett et femme, marine des Etats-Unis; M Aaronson, N Y; Parker Harades, Mme K H Steel, Chicago; H H Graham et femme, Illawara; H C Schaefer, Grand Rapids; J Kilby, Boston; B Smith, ville; Herbert M Brooks, Mme Brown Oldfield, Sioux City; J C Feldman, M Hollander, J A Twiford, W D Allen et femme, Mlle A Clarke, Chicago; S Knight et femme, Kankakee; N B Winfrey, Kansas City; W C Koalson, W S R C S; Jno Barton, Burney, Ala; Jno Stevens et femme, Wis; J M Lynn, Hawarden, Ia; R D Phipps, Elmore, Md; Chas Hasted, Elwood, Ind.

Hôtel Dénéchaud—J V Ayer, J M Ayer, Chicago, Ills; J Solmen, Slidell, Lne; M et Mme W W Talbut, Fort Worth, Tex; J M Stafford, Lne; Mlle Alice Murray, Mobile, Ala; Jno P Watkins, Savannah, Ga; S L Brown, Meridian Miss; Harry H Middleton, Jackson Stegnar, Grand Rapides, Mich; C P Steinberg, Nashville, Tenn; James L Walsh, San Francisco, Cal; F F Barker, Brooklyn, New-York; L M Milen, femme et enfant, Denver, Col; H H Gratis, Chicago, Ill; Mme T C Courtney, enfant et servante, New York; Lawrence Videll, Mlle Mamie Videll, Cincinnati; John S Manby, Chicago; W F Barbour, Kansas City, Mo; Dr J C Augier, Cleveland, O; Albert Watson et femme, Mlle Watson, Mount Vernon, Ill; Mme Maley Halmbridge C. st. Lexington, Ky; Chas A Wheeler, St-Louis, Mo.

Hôtel Schmitt—W F Connors, J L Thomas et femme, Dallas, Texas; G E Carter, R E Long et femme, Baltimore, Md; E J Burbank, Gulfport, Miss; J F Jeans St Louis, Mo; J Lasche, F Wilson, Sioux Falls, S D; Geo Sievers et femme, Berlin, Ger; J J Dickson, Birmingham, Ala; H R Wilford, F Underhill, Chicago, Ill; A J Howard, L C Barber et femme, Louisville Ky; R W Murphy, San Antonio, Texas; A Hasberg, Detroit, Mich; J David, W A Mayers Few York; B J Dubois, Montgomery, Ala; J F Behrends, Indianapolis, Ind.

PILULES DE VALLET APPROUVÉES PAR L'ACAD. DE MÉD. DE PARIS, CONTRE *l'Anémie, la Chlorose, ou pâles couleurs, l'Epuisement des forces.* LES PILULES DE VALLET VRAIES SONT BLANCHES ET SUR CHACUNE EST ÉCRIT LE NOM VALLET. 19, r. Jacob, Paris et TOUTES PHARMACIES.

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district

1er nov 92—1 an—mer. ven. dim

C. LAZARD & CO, LDT.

LES ANCIENS ET POPULAIRES

Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Canal et North Peters.

10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

MESSE DE REQUIEM.

Les connaissances et amis de feu LEOPOLD MERCIER sont respectueusement invités à assister à la messe solennelle de Requiem, qui sera célébrée pour le repos de son âme, à la Chapelle de l'Asile des Orphelins de Ste-Marie, le Jeudi, 17 courant, à 9 heures. 3 fév—

MESSE FUNEBRE.

Il sera célébré vendredi, le 8 février, à l'église du Sacré-Cœur, rue Canal et Lopez, à 8 heures A. M., une grand messe de requiem pour le repos de l'âme de feu Mme G. PIRAINO. Les amis et connaissances sont respectueusement priés d'y assister.

De la part de son époux et de ses enfants.

3 fév—3 5 6 7

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1910.—

TO-KALON

DEPOT DE VINS.

Anciens No 129, Nouveaux Nos 537 & 541

Rue Royale, coin Toulouse,

NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES, Vins Blancs, Sauternes et Riesling TO-KAY.

Angelica, Macsatelli, PORTO, SHERRY, CHABLIS, Blackberry Brandy, BRANDY

Le plus pur venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.

Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.

PAUL N. VERNEUILLE,

SEUL AGENT.

24 août - 1an

Avis.

A. L. Bourgeois, autrefois chez Léon Godchaux, prend plaisir d'annoncer à ses amis et clients qu'il est maintenant attaché à la maison de vêtements confectionnés et d'articles de toilette de H. B. Stevens & Co., Ltd, aux Nos 710 et 712 rue du Canal (anciens Nos 122 et 124), où il sera heureux de les voir. 6 fév—1 sem

Bureau de la Compagnie d'Assurances du Sud de la Nile-Orléans, rue Camp, No 54 - Nouvelle-Orléans, le 4 février 1895—A une élection tenue le 3 décembre 1894 par les actionnaires de cette compagnie les messieurs suivants ont été élus en qualité de Directeurs pour l'année suivante:

H. Gally,	Frank Reder,
R. Milliken,	J. J. Gragard,
T. J. Woodward,	Frank Barker,
William Mehle,	Sam Delgado,
F. Ernst,	Scott M. G. Iree,
Léon Jonbert,	Jos Schwartz,
Geo. H. Dunbar,	C. W. Miltenberger,
I. Hernsheim,	J. F. Simpson,
R. Betran,	Charles Weiss,
S. V. Fornaris,	Robert Carey,
J. R. Barger	Charles Gitringer,
D. A. S. Vaught,	R. H. Menge,
	Ernest Miltenberger.

Et à une réunion du Bureau des Directeurs tenue aujourd'hui, les officiers suivants ont été réélus à l'unanimité: ERNEST MILTENBERGER, Président; H. GALLY, Vice-Président; SCOTT McGEHEE, Secrétaire.

Le Secrétaire,

5fév—3f SCOTT McGEHEE.

C'EST MAINTENANT LE MOMENT

DE S'ASSURER UNE BOITE DANS LA MAMMOTH SAFE DEPOSIT VAULT DE LA PROVIDENT SAVINGS BANK, POUR 1895. VENEZ VOUS ENQUERIR DE NOS PRIX. No 221 RUE DU CAMP. TOUTES LES COMMODITÉS SONT DONNÉES A NOS CLIENTS. 19jan—1m

JULES ANDRIEU,

—Successeur de—

ROCHEREAU & ANDRIEU, AGENT D'AFFAIRES,

Nouvelle-Orléans, Lne.

P. O. Box 113. 29jan—1an

Le 1er décembre 1894.

La Banque Nationale de la Louisiane et la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans, agents fiscaux de la New-Orleans Traction Company, limitée, offrent à vendre un montant limité de 1ère hypothèque de 50 ans des bons d'or de cinq pour cent de la New Orleans City and Lake Railroad Company et de 1ère hypothèque de 50 ans des bons d'or de cinq pour cent de la Crescent City Railroad Company. Les coupons de chacun des bons payables semi-annuellement Janvier et Juillet. Le principal et l'intérêt des bons ci-dessus sont payables en or.

R. M. WALMSLEY,
Président de la Banque Nationale de la Louisiane.

ALBERT BALDWIN,
Président de la Banque Nationale de la Nouvelle-Orléans. 2 déc—

A louer.

A la Baie St-Louis, dans un des endroits les mieux bâtis et les mieux habités, sur un site charmant, une maison complètement neuve et des plus confortables, réunissant toutes les améliorations modernes, convenable pour une grande famille. S'adresser 94 rue de l'Esplanade. 2 sept—f

MESSE DE REQUIEM.

Les connaissances et amis de feu LEOPOLD MERCIER sont respectueusement invités à assister à la messe solennelle de Requiem, qui sera célébrée pour le repos de son âme, à la Chapelle de l'Asile des Orphelins de Ste-Marie, le Jeudi, 17 courant, à 9 heures. 3 fév—

MESSE FUNEBRE.

Il sera célébré vendredi, le 8 février, à l'église du Sacré-Cœur, rue Canal et Lopez, à 8 heures A. M., une grand messe de requiem pour le repos de l'âme de feu Mme G. PIRAINO. Les amis et connaissances sont respectueusement priés d'y assister.

De la part de son époux et de ses enfants.

3 fév—3 5 6 7

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.

—TELEPHONE 1910